

La Revue des revues : un recueil des articles paraissant dans les revues françaises et étrangères

. La Revue des revues : un recueil des articles paraissant dans les revues françaises et étrangères. 1896-03-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LITTÉRATURE ET ARTS

LA FEMME DANS L'ART

Le peintre est, avant tout, un observateur et un passionné de la nature, surtout d'un certain côté de la nature qui, selon les dispositions de son esprit, le charme et l'émeut particulièrement.

Si l'impression qu'il en ressent n'était que physique, si ses yeux seuls en étaient charmés, son œuvre ne serait que matérielle et ne toucherait pas. L'élément humain doit y avoir sa très grande part. Ne sera donc vraiment peintre que celui à qui son organisation d'artiste permettra d'éprouver les émotions de la vie, c'est-à-dire de saisir le côté moral de sa vision picturale.

Or, la femme n'éprouve pas de la même manière que l'homme : s'il peut y avoir des choses qu'elle comprend moins bien, il en est d'autres qu'elle est à même d'approfondir davantage. Plus la femme se trouvera dans les conditions d'existence voulues pour pénétrer les sentiments humains qui la charment le plus fortement, plus son œuvre sera intéressante et forte et plus elle contribuera à apporter un élément particulier, de nature à compléter et à enrichir l'art de son pays.

C'est pourquoi les jeunes filles qui prétendent se refuser d'avance tout ce qui se rapporte à leur destinée d'après les lois naturelles, sous prétexte de se dévouer exclusivement à leur art, à leur vocation, font absolument fausse route, même dans le but artistique qu'elles poursuivent. Les arts plastiques sont, comme le langage, des moyens d'expression de nos idées et de nos émotions et il n'y a d'émouvantes que les paroles émues. Pour comprendre et surtout pour communiquer aux autres une sensation, il faut d'abord l'avoir éprouvée ou, tout au moins, pressentie.

Elles sont rares, du reste, heureusement, celles qui, de parti pris, se condamnent au célibat, car, ce ne serait pas aimer et admirer la grande Nature que tout artiste cherche à sonder, que de s'insurger contre la plus fondamentale de ses lois. Il doit y avoir au fond du cœur de toute fillette une espérance d'avenir à deux, poétisant toute chose, et la tendresse maternelle qui commence à la première pouponnée, est le sentiment le plus instinctif de la femme : ne tressaille-t-il pas mystérieusement, bien avant l'idée d'amour, dans son rêve le plus virginal ?

Car l'amour est le but de la vie et la maternité est le but de l'amour. C'est ce qu'il y a de plus pur, de plus grand au monde : la jeune vierge ignore ce qu'elle ressent et son trouble l'effraie elle-même, mais la nature sait le pourquoi. La nature a son but quand elle met la jeune fille dans toute sa beauté à l'âge où l'homme est

dans toute sa force ; si elle épanouit sa fraîcheur c'est pour appeler vers elle le baiser qui féconde ; si elle gonfle sa poitrine, c'est parce que le lait qui nourrit en découlera un jour dans une petite bouche avide ; si elle entoure sa jeunesse de poétiques visions et de joyeux refrains, c'est pour qu'elle les raconte et les chante au petit être qu'elle endormira plus tard sur ses genoux. Alors, toutes les innocentes coquetteries seront oubliées, car le but sera atteint et les colliers de perles dont elle aimait à se parer seront remplacés par de petits bras enlacés dans l'étreinte de la première caresse, joie qu'aucune autre joie ne peut égaler et auprès de laquelle les satisfactions d'ambition les mieux réalisées ne sont que peu de chose. La maternité est la plus belle, la plus saine gloire de la femme, c'est le rêve d'amour ayant pris forme et s'offrant souriant à notre tendresse et à nos baisers, c'est la source intarissable où l'art féminin puisera toujours ses plus pures inspirations.

La femme est essentiellement idéaliste, romanesque dès le premier printemps de son adolescence et avant d'avoir commencé son propre roman. De là les aspirations religieuses d'un grand nombre de celles qui ont été déçues, aspirations allant parfois jusqu'à un fanatisme maladif qui épuise cette source de tendresse sans objet réel et terrestre. Or, quand les circonstances de la vie ne permettent pas de satisfaire ces sentiments, il est utile de leur donner une échappée, au moyen de l'art, pour éviter les enthousiasmes dépensés en pure perte dans le vide.

La femme a des besoins intellectuels aussi développés que l'homme et je dirai même qu'au point de vue du bonheur conjugal, elle y attache une plus grande importance. Je ne veux pas parler de la catégorie dégradée des gens qui n'épousent une personne que pour sa fortune, mais j'ai souvent entendu des hommes intelligents dire qu'ils ne tiennent pas à s'unir par le mariage à une femme intelligente ; pourvu qu'elle soit douce et jolie, cela suffit, selon eux, au parfait bonheur du mari. Eh bien, je suis heureuse de l'affirmer ici, jamais je n'ai entendu une jeune fille tenir semblable langage au sujet de son fiancé et cela, parce qu'elle tient à pouvoir estimer son mari autant qu'elle l'aime et quand cette estime doublée de cette affection peut aller jusqu'à l'admiration, combien son bonheur est complet !

Cette différence dans la manière dont le bonheur conjugal est envisagé par l'un et l'autre sexe prouve encore que si la femme prend très au sérieux celui qui sera le chef de sa famille, l'homme n'attache qu'une importance très relative au rôle que jouera, par la pensée, à son foyer, celle qui sera la mère de ses enfants.

Il devrait songer que si elle a pour mission de répondre aux premiers besoins de la vie qu'elle a donnée à son fils, c'est à elle aussi qu'il appartient de répondre à ses premiers « pourquoi ? » et en éclairant ses premiers doutes, d'établir les bases de ce qui sera plus tard sa conscience d'homme. Il devrait songer que les premières

impressions reçues ont une influence salubre ou funeste sur toute l'existence et que l'éducation commence au berceau.

Je parle ici de la femme dans l'état normal des choses. Malheureusement l'espoir même le moins ambitieux ne se réalise pas toujours, mais quiconque a rêvé pourra du moins fixer son rêve et les œuvres les plus profondes, les plus attachantes sont souvent nées des douleurs. C'est alors que l'art, pure et reconfortante fiction, apporte sa part d'idéal et de consolation à la désespérée qui a vu fuir pour toujours sa plus chère illusion.

C'est surtout des femmes artistes que la fortune n'a pas favorisées qu'il est intéressant de s'occuper, car leur art, qui pour tant d'autres n'est qu'un agrément, devient pour elles un soutien et le moyen de gagner honnêtement leur vie. Cette vie matérielle est de plus en plus coûteuse, de plus en plus difficile et le salaire des femmes, injustement de moitié moindre que celui des hommes pour une même somme de travail, dans presque toutes les industries et les administrations, les met dans une triste et dangereuse situation. Si cependant, en exerçant un art, elles parviennent à pourvoir aux besoins de leur propre existence, elles pourront se marier à un homme se trouvant dans une situation analogue et chacun apportera sa part de gain dans le ménage. Combien de vieux parents infirmes seraient soutenus par le travail de leur fille si on développait par une bonne éducation ses facultés mentales en art, car la peinture n'a rien d'incompatible avec le devoir filial et maternel et les soins de la famille.

J'entends souvent dire par des personnes à qui l'existence est douce, qui n'ont pas souffert ou qui ont cessé de souffrir des difficultés de la vie à gagner : « Laissons les choses telles qu'elles sont, la femme est ce qu'elle doit être. »

Cela me rappelle l'histoire de ce riche propriétaire qui, revenant par un froid de loup d'une chasse en battue, disait à sa femme : « Il faut que je fasse venir une voiture de charbon pour les pauvres, car on gèle ce soir ! » Mais deux heures après, lorsqu'ayant bien dîné, il s'assit devant la cheminée, les pieds sur les chenets, il revint sur sa décision. — « Il ne fait pas aussi froid que je le croyais, dit-il ; les pauvres peuvent attendre encore. »

Laissons les choses telles qu'elles sont ! Mais les choses sont-elles restées ce qu'elles étaient depuis le temps où la femme était pour ainsi dire l'esclave de son mari et le progrès est-il une chose qui s'arrête en route pour le plaisir de ceux qu'il gêne ?

A notre époque et dans notre pays en marche vers une civilisation de plus en plus complète, plus personne ne nie que la femme ait le don de sentir, d'aimer, de se dévouer, de se sacrifier même, mais on lui a tant de fois représenté l'énergie comme étant la faculté de soulever des poids de cent kilogs à bras tendu, qu'étant instinctivement modeste devant son maître tant aimé l'homme, elle a fini par se

croire réellement incapable d'imaginer une œuvre, une véritable œuvre, digne de ce nom. Il s'ensuit qu'elle se défie d'elle-même, ne jugeant comme bon que ce qui ressemble à ce qu'ont fait avant elle des artistes de l'autre sexe. De là la timidité de certaines d'entre elles ou leur hardiesse exagérée qui, dans un moment de révolte *veut trop prouver*, de là une certaine tendance à l'imitation, tendance déplorable entre toutes car elle tue l'originalité.

Quand on dit d'une œuvre d'art : « C'est de la peinture ou de la sculpture de femme », on entend par là : « C'est de la peinture faible ou de la sculpture mièvre », et quand on a à juger une œuvre sérieuse due au cerveau et à la main d'une femme, on dit : « C'est peint ou sculpté comme par un homme. » Cette comparaison de deux expressions convenues suffit à prouver sans qu'il soit nécessaire de la commenter, qu'il y a un parti pris d'avance contre l'art de la femme. Et pourtant demandez à ceux qui avancent que l'intelligence de la femme est inférieure à celle de l'homme, si la jument et la chienne sont plus bornées que le cheval et le chien, ils vous répondront qu'il n'en est rien. Quelle serait donc la loi fatale qui voudrait, étant donné qu'il est convenu que l'être humain est le chef-d'œuvre de la création, que la femme soit par rapport à l'homme, inférieure à la femelle par rapport au mâle ?

La seule différence qui existe entre leurs conditions respectives, c'est que l'éducation de la femme est généralement très négligée tandis que l'enseignement que reçoit la femelle est la même que celle donnée au mâle, ce qui amène tout naturellement à dire, que la femme est encore bien loin du développement dont elle est capable et que l'avenir lui réserve, dans des conditions plus favorables, d'en donner de nouvelles preuves.

D'après quelles femmes les hommes en général jugent-ils la femme ? d'après celles qu'il leur est le plus facile de fréquenter et qui ne sont ni les plus intelligentes, ni les plus sérieuses, ou bien d'après la mondaine qui fait des visites le jour et brille dans les salons le soir, et qui passe si rapidement d'une idée à l'autre, dans le tourbillon de la vie, qu'elle n'a pas le temps de se faire même un jugement et de se rendre compte de ses propres sensations. Il faut être au courant de la mode nouvelle, des événements petits ou grands dont on parle, il faut savoir tout ce qui se dit, tout ce qui paraît, il ne reste pas une heure pour penser et comprendre. Et l'on répète les jugements entendus ou lus dans le journal du matin, par la même raison qui fait qu'en peinture on pastiche habilement les œuvres déjà existantes, par défiance de soi-même et parce qu'on n'a pas acquis, par l'étude austère et profonde, les moyens d'exprimer des idées personnelles.

Le premier tort vient donc de ceux qui ont la mauvaise habitude de ne pas prendre la femme au sérieux : écoutez causer entre eux, après un diner par exemple, dans le fumoir, les savants, les artistes, les littérateurs ; ils aborderont les questions les plus palpitantes d'intérêt, ils discuteront avec chaleur et l'échange des idées apportera,

pour chacun d'eux, une vision nouvelle sur des points imprévus. Mais voici que s'ouvre la porte qu'ils vont franchir pour entrer dans le salon où sont les dames. Adieu l'intéressante causerie, adieu les récits de voyages lointains, les relations de nouvelles découvertes scientifiques, les aperçus sur l'art, etc. Le sourire sur les lèvres, ces hommes si sérieux tout à l'heure, vont chercher dans leur esprit toutes les insignifiantes babioles agrémentées de compliments élégamment tournés, toujours les mêmes depuis l'époque de Louis XV, toutes les niaiseries qu'ils jugeront à la portée des esprits féminins, absolument comme lorsque, sous prétexte qu'ils parlent à un enfant, ils appellent un cheval un *dada* et un chien un *toutou*. Si cependant ils continuaient à lui parler ainsi, l'enfant en resterait toute sa vie à son *dada* et à son *toutou*. Il en aurait été de même de la femme si l'on s'était obstiné à ne rien faire pour élever le niveau de ses idées, mais sur ce point, si quelques progrès ont déjà été réalisés, ils en appellent d'autres prochainement.

Il n'y a pas bien longtemps encore que la femme écrivain était jugée avec un sourire de bienveillante pitié ou avec un véritable mauvais vouloir ; on disait : « c'est un bas bleu » et ce mot était synonyme de pédante prétentieuse ; mais, dans le courant de notre siècle les talents féminins qui se sont distingués dans les lettres d'une façon tout à fait remarquable, apportant leur note spéciale très appréciée, y ont répondu triomphalement ; ils ont prouvé qu'une femme peut avoir de belles idées et les écrire sans ressembler aux femmes savantes de Molière. Aussi a-t-on cessé d'en rire et ne songe-t-on pas à désigner la littérature faible et maniérée par le mot « littérature de femme ».

Cette appréciation plus favorable dans les lettres que dans les arts s'explique d'elle-même : les femmes ont toutes appris à écrire, toutes ont pu, quand elles l'ont voulu, lire et étudier les auteurs les plus célèbres, suivre les cours des professeurs et compléter ainsi leur éducation dans le sens qui les attirait ; la plume est un outil qu'elles ont toutes à leur disposition et celles qui ont su voir, observer et éprouver, ont écrit. Le jour où l'éducation artistique leur sera donnée comme leur est permise depuis longtemps l'éducation littéraire, il n'y aura aucune raison pour que ne se réalise pas d'une façon complète, par la peinture et la sculpture, tout ce qu'on peut attendre de celles qui regardent, éprouvent et observent.

La preuve des grandes ressources qui sont en elles c'est que, malgré des conditions defectueuses, un assez grand nombre de femmes énergiques sont arrivées quand même à étudier sérieusement et à produire des œuvres intenses et originales. J'aurais pu citer tout à l'heure des noms de femmes de lettres qui honorent la France, je pourrais citer des noms d'artistes à qui il a suffi, pour atteindre le but poursuivi, de se sentir encouragées par quelques esprits exempts de parti pris.

Une autre preuve encore de ce qu'elles pourront réaliser, c'est